

Pascale Peuchmaur

Cette séance singulière nous a convoqué sur la scène d'une représentation formelle pour dire des expériences vécues qui concernent la condition humaine. Quelle part de réel cette restitution de l'expérience peut nous révéler ? Comment les artistes peuvent s'y prendre avec cette mise en forme pour témoigner de ce fait débordement pulsionnel, tenter de dire la cause du mal, traiter la question de l'imputabilité, de la responsabilité ?

En ce qui me concerne, j'ai rencontré Joseph chez des amis qui lui demandent de dire son texte en hommage au père de l'un de ces amis qui vient de mourir. Quand j'entends donc Joseph, très marquée par la force de ce texte et du dire, je reste perplexe sur les suites à donner. Je pense à l'intérêt de ce texte pour nous au moment où l'École (nous sommes à l'automne 2003) prépare un colloque sur le réel. Comment cerner ce réel qui nous échappe ?

Le projet reste en suspens pour rebondir quand le travail de cette année s'oriente sur la question de la clinique et de sa transmission. Et de ce que peuvent nous enseigner quelques autres dans d'autres champs, avec la transmission d'une expérience.

Joseph vient témoigner de la fabrication d'un récit qui met en forme les conditions d'émergence du potentiel de cruauté de tout humain et la possibilité de résistance. Dans le fracas du monde, il s'agit de l'éthique du témoignage plutôt que de celle de la victime, avec la mise en place d'une circulation possible pour éviter l'enfermement victimaire et d'une solution stylistique pour lutter contre le morbide.

Nous sommes dans le temps même du témoignage et il s'est imposé à nous qu'avant que ce soit quelque chose dont on puisse parler, c'était quelque chose qui avait à se dire et à être entendu. C'est pourquoi nous avons choisi cette présentation inhabituelle.

C'est de sa place de témoin et d'artiste que Joseph nous convoque à porter un regard singulier sur un moment esthétique, un moment constituant d'une altérité radicale, ouvrant le champ du désir.

Il nous dit l'affirmation de son désir à résister à la cruauté ambiante, devant ce qui ne s'arrête pas de se manifester de cette cruauté.

Comment une expérience de liberté et un énoncé ont-ils pu produire l'émancipation nécessaire au dégagement du fusionnement avec la rivalité à l'origine du pouvoir.

Il y a là un acte d'insoumission qui vise à réveiller, à soutenir un désir politique, voire analytique ; dans un rapport à la clinique par le biais de ce qui fait cause. Avec la question de la responsabilité sur les origines du mal, de l'imputabilité.

Pour cela, je propose ces quelques notes de M. J. Mondzain qui travaille en ce moment sur la cause du mal où elle insiste sur la nécessité de composer un

récit pour fabriquer de la mémoire, permettre la représentation et ainsi échapper à la fixation figée d'un visuel créant un évènement au service de l'anéantissement de tout récit et de toute histoire. Elle nous dit : « C'est cela, la représentation : produire les conditions imaginaires du partage qui vous arrachent à l'épreuve solitaire d'une situation irréductible pour nous proposer de porter nos regards sur une condition commune¹. »

Alors peut-on se demander à quelles conditions ou dans quelles limites une représentation peut ne pas renoncer à produire un spectacle ?

Dans ce moment de rencontre, il apparaîtra dans cette séance du 11 décembre que les deux hommes de théâtre invités n'en sont pas au même temps : si Ariel Cypel est avant tout soucieux de la bonne forme à trouver à partir de la parole empruntée à d'autres lui permettant une distanciation vis-à-vis du public, Joseph Kirahagazwe est plus dans le temps de l'urgence d'une parole en direct (où déborde encore la transformation en cours pour sortir de la fixation mortifère) et dans la nécessité de parler de son peuple, avec ce que cela réclame de la part du public d'entendre quelque chose de radicalement différent.

On reconnaît là une mission du théâtre : provoquer un questionnement sur les plaies de notre monde.

À ce propos, une critique exprimée lors de la discussion à l'issue de la représentation et qui venait interroger les raisons d'une fabrique identitaire, a bien montré comment ce temps du témoignage ne permettait pas encore à son auteur de prendre la distance suffisante pour énoncer les causes du mal.

Comment le trauma peut-il, par l'inhibition de pensée qu'il déclenche, avoir pour effet la fixation sur un point mortifère ?

Quel regard peut-on encore avoir sur le monde quand il a été entamé par un bout de réel et comment le texte théâtral vient-il pour réintroduire le mouvement de la pensée ?

¹ M. J. Mondzain, « Quelques notes sur la représentation et sur le souci des limites », *Revue de psychologie clinique*, n° 18, Paris, L'Harmattan, 2004, « Penser, rêver, créer », p. 13.